

Anouar Brahem

“ Souvenance ”

Nouvel album
26 janvier 2015 chez ECM

Anouar Brahem

Souvenance

استنكا

ECM



Revue de presse

Booking

accēs ■
www.accesconcert.com

Olivier Casays / o.casays@accesconcert.com

10 rue Sénard - 76000 Rouen - France / Tel. : 02 35 88 75 74 - Fax : 02 35 89 20 33

www.accesconcert.com

www.accesconcert.com

Anouar Brahem

Souvenance

استنكار

ECM



Présentation de l'album

“ Souvenance ”

**Music pour oud, quartet et
orchestre symphonique**

Anouar Brahem : oud

François Couturier : piano

Klaus Gesing: clarinette basse

Björn Meyer : basse

**Orchestra della Svizzera Italiana sous la
direction de Pietro Mianiti**

ECM 2423/24 - 2 CD

sortie : 26 janvier 2015

Depuis la parution il y a cinq ans sur ECM de *The Astounding Eyes of Rita*, le grand maître tunisien de l'oud Anouar Brahem n'avait rien publié. Son nouvel album *Souvenance* plein de grâce et de mystère, tour à tour hypnotique, austère et d'une grande force dramatique, vient rompre avec éclat ce long silence phonographique. “Ça m'a pris beaucoup de temps d'écrire le répertoire de cet album” reconnaît Anouar qui durant cette période a mis de côté l'idée d'un autre disque projetant de rendre compte de la progression de son quartet “nordique” qui, de fait, n'a cessé au fil des concerts de gagner en cohésion et en dynamisme. “J'ai ressenti à un moment la nécessité de m'affronter à quelque chose de nouveau.” Mais survinrent alors en Tunisie les grands bouleversements politiques qui au tournant de l'année 2011 — avec leur cortège “de peurs, de joies et d'espoirs incommensurables” — embrasèrent la région comme une traînée de poudre. Entièrement absorbé par les événements qui jours après jours, d'insurrections en contre-insurrections, voyaient les soulèvements populaires progressivement saper les fondations du pouvoir dictatorial, Brahem reconnaît avoir senti alors son monde intérieur et émotionnel entièrement “monopolisé par la politique”. Le moment n'était pas propice à l'écriture : “J'ai dû attendre que la pression retombe pour reprendre le travail.”

Souvenance est un joli mot qui exprime l'idée d'un souvenir lointain, mais le titre de l'album [tout comme ceux des morceaux] n'a été trouvé que dans l'après-coup. Jusqu'au moment du mixage les pièces n'étaient identifiées que par la date de leur composition. “Je ne prétends pas qu'il y ait un lien direct entre les compositions et les événements qui se sont déroulés en Tunisie,” explique Anouar Brahem, “mais j'ai profondément été marqué par ce qui s'est passé...”

En tant que compositeur Brahem a toujours suivi son intuition, allant même jusqu'à se surprendre lui-même en considérant les directions prises par sa musique : “Il semblait probable que le piano tiendrait un rôle dans ces nouvelles pièces, du simple fait que plusieurs d'entre elles ont été composées

sur cet instrument. Mais pendant que je travaillais sur les maquettes l'idée d'un orchestre de musique de chambre s'est imposée progressivement dans mon esprit. En octobre 2013 je suis allé à Paris pour commencer à travailler avec François Couturier et le projet est devenu plus concret. Je suis allé voir Manfred [Eicher] pour lui présenter quelques démos et il m'a convaincu de continuer dans cette voie." Anouar entreprit alors de reconfigurer totalement son orchestre, réintroduisant au coeur du dispositif le piano de son fidèle collaborateur François Couturier (figure clé de quelques chefs d'oeuvres antérieurs comme *Le pas de chat noir* et *Le voyage de Sahar*), pour l'engager le plus souvent dans un dialogue subtil avec un orchestre entièrement composé de cordes. De fait cet orchestre à cordes, d'une grâce extrême et tout en transparences miroitantes, apporte à ce répertoire des effets de textures et de couleurs chatoyantes sur quoi les quatre solistes (et parmi eux avant tout Anouar Brahem en personne dont le jeu d'oud n'a jamais semblé aussi personnel) se détachent, comme en relief. "Dans ce projet j'ai le sentiment d'improviser différemment. C'est le caractère des pièces qui l'induit.

Souvent quelques notes suffisent. Tous les instruments ont mis du temps à trouver leur place dans cette musique." Ce défi fut tout particulièrement difficile à relever pour les musiciens venus du jazz, habitués à s'approprier l'espace pour exprimer leurs propres émotions.

"Dans 'Souvenance' cet espace d'expression existe mais il est plus subtil, plus orienté. Au fur et à mesure que l'écriture se faisait plus précise et que les arrangements prenaient forme, le rôle de la basse de Björn est devenu plus important et central. La responsabilité de la clarinette basse de Klaus est plus difficile à définir ici mais c'est incontestablement un élément important dans le dispositif, et il est très difficile pour l'auditeur de saisir quelles sont les parties écrites et les séquences improvisées."

Pour la première fois dans *Souvenance* Brahem s'est essayé à l'écriture pour cordes. Le compositeur autrichien Johannes Berauer, un collègue de Klaus Gesing, est venu en Tunisie spécialement pour l'assister dans ce travail et cosigner les orchestrations. "Il était essentiel de travailler en étroite collaboration pour rester fidèle à l'esprit des compositions, et ce page après page." (La seule exception est la version orchestrale de "Nouvelle vague", pièce précédemment enregistrée sur *Khomsa*, dont l'arrangement qui clôturait ce nouvel album est l'oeuvre du compositeur estonien Tõnu Kõrvits.) "Il était primordial pour moi de donner aux cordes une fonction organique dans la musique. Tout dans ce travail était nouveau pour moi, ma formation musicale m'a initié exclusivement à la musique traditionnelle arabe. Je n'avais aucun schéma compositionnel en tête lorsque je me suis lancé dans cette aventure. Mais j'ai vite senti que je n'étais pas forcément très attiré par les effets de puissance et de volume que peut offrir un orchestre de ce type. Pour moi il s'est avéré bien plus excitant d'improviser avec des cordes s'exprimant dans un registre 'piano' — là où le détail des sons et des textures, la délicatesse propre à la musique de chambre, est le plus sensible et émouvant."

Cet album a été enregistré dans l'Auditorium Stelo Mori de Lugano en mai 2014 avec l'Orchestra della Svizzera Italiana. Cet orchestre a une histoire riche et particulière. Richard Strauss a composé pour lui et des

compositeurs comme Stravinsky ou Berio l'ont dirigé dans des interprétations de leurs propres oeuvres. Récemment l'orchestre a enregistré une série d'album en compagnie de la pianiste Martha Argerich. "

Le chef d'orchestre Pietro Mianniti, a été d'une grande aide, en demeurant tout du long très réactif et à l'écoute de nos intentions. Et bien sûr Manfred dans son rôle de producteur a été décisif lorsqu'il s'est agi de prendre des décisions. Deux ou trois fois on a été amené à effectuer des changements de dernière minute concernant le répertoire. Il nous a fallu être très réactifs dans le temps très limité de la séance d'enregistrement."

Une vidéo de l'enregistrement:

<https://www.youtube.com/watch?v=YoUjtgXJBNI>

Souvenance est créée Le 10 juillet 2014, lors du concert d'ouverture de la 50e session du festival International de Carthage avec François Couturier, Björn Meyer et Klaus Gesing, accompagnés par le Tallinn Chamber Orchestra, et reçoit une ovation devant un public de 7500 personnes.

Des extraits du concert:

<https://www.youtube.com/watch?v=HXyAkwuXt4g>

La première européenne de Souvenance s'est tenue le 4 décembre 2014 au Prinzregententheater de Munich et a été affichée sold out. Le quartet de Brahms était là aussi accompagné du Tallinn Chamber Orchestra.

La télévision publique allemande ARD a couvert l'événement dans son télé journal : <https://www.youtube.com/watch?v=fWPPpDAhq88>

Biographie

« Depuis une vingtaine d'années et avec neuf albums aussi novateurs qu'intemporels, Anouar Brahem s'impose comme l'un des musiciens les plus atypiques et talentueux du prestigieux label ECM.

Il faut dire qu'en authentique « maître enchanteur » de l'oud, ce luth traditionnel oriental millénaire qui trimballe dans saalebasse tout l'héritage musical du monde arabe et islamique,

Anouar Brahem est un phénomène, un véritable concentré de paradoxes féconds; un classique suprêmement subversif ; un solitaire résolument ouvert sur le monde ; un « passeur de cultures » d'autant plus enclin à s'aventurer aux limites les plus extrêmes de lui-même, qu'il entend bien ne jamais céder d'un pouce sur des exigences esthétiques forgées au fil du temps sur un profond respect de la tradition. Et c'est sans doute parce qu'il a su reconnaître d'emblée cette complexité qui le fonde comme une force, parce qu'il a toujours cherché à faire de ce fourmillement d'influences et de passions disparates la matière même de son travail et de sa création, qu'Anouar Brahem s'affirme aujourd'hui comme l'un des rares compositeurs et improvisateurs capables d'inventer une musique à la fois totalement ancrée dans une culture ancestrale hautement sophistiquée et éminemment contemporaine dans son ambition universaliste.

Qu'il fasse ainsi résonner la poésie envoûtante de son oud dans les contextes les plus variés, du jazz dans tous ses états (des musiciens aussi prestigieux que John Surman, Dave Holland ou Jan Garbarek ont succombé aux charmes de ses mélodies) aux différentes traditions musicales orientales et méditerranéennes (de sa Tunisie natale aux horizons lointains de l'Inde ou de l'Iran), sa musique tendre et rigoureuse ne cesse de redéfinir un univers poétique et culturel savamment composite, oscillant sans cesse entre pudeur et sensualité, nostalgie et recueillement. »

Stéphane Ollivier



© Ursula Meiser

Né en 1957 à Halfaouine au coeur de la médina de Tunis, Anouar Brahem étudie le oud dès l'âge de 10 ans au conservatoire de Tunis et approfondit sa formation auprès du grand maître Ali Sriti.

Dans un environnement musical arabe largement dominé par la chanson de variété et les orchestres pléthoriques où le oud occupe une place d'accompagnement, il affirme déjà une personnalité multiple en se donnant comme mission de restaurer le oud en tant qu'instrument soliste, emblématique de la musique arabe, tout en rompant avec la tradition dans son travail de composition intégrant des éléments de jazz ainsi que d'autres traditions musicales orientales et méditerranéennes.

En 1981, il s'installe pour quatre ans à Paris, période pendant laquelle il collabore avec Maurice Béjart et compose de nombreuses oeuvres originales, notamment pour le cinéma et le théâtre tunisien.

Entre 1985 et 1990, de retour en Tunisie, il poursuit son travail de composition et par de nombreux concerts, acquiert dans son pays une authentique notoriété publique. En 1989, il rencontre le producteur Manfred Eicher qui lui propose d'enregistrer son premier disque pour son très prestigieux label ECM. «Barzakh» marque le début d'une collaboration particulièrement féconde qui en l'espace d'une vingtaine d'années verra Anouar Brahem s'entourer des musiciens les plus talentueux tous genres et cultures confondus (Barbarose Erköse, Jan Garbarek, Dave Holland, John Surman, Richard Galliano...) et signer pas moins de 9 albums, tous consacrés par le public et la critique internationale : «Conte de L' Incroyable Amour» (1991), «Madar» (1994), «Khomsa» (1995), «Thimar» (1998), «Astrakan Café» (2000) «Le Pas Du Chat Noir», «Le Voyage De Sahar» (2006), «The Astounding Eyes Of Rita» (2009).

En 2006, il concrétise son amour du cinéma en réalisant et coproduisant son premier film documentaire «Mots d'après la guerre», tourné au Liban au lendemain de la guerre qui opposa Israël et le Hezbollah. Le film sera sélectionné au festival de cinéma de Locarno.

En 2010 il est nommé membre du jury de la sélection officielle des longs métrages des journées cinématographiques de Carthage.

Considéré dans son pays comme l'instrumentiste et compositeur le plus innovant de ces dernières années, Anouar Brahem jouit d'une estime considérable auprès des jeunes compositeurs et joueurs de oud tunisiens, et s'affirme plus que jamais comme une figure parmi les plus influentes dans le champ de la musique arabe contemporaine et même au delà. En 2012, au lendemain de la révolution tunisienne, il s'est vu nommer membre à vie de l'Académie Tunisienne des Sciences des Arts et des Lettres.

Anouar Brahem a obtenu au cours de sa carrière plusieurs prix et décorations: le Prix national de la musique (Tunisie, 1985) ; l'Edison Award pour son album «le voyage de Sahar» (Hollande, 2006) ; l'Echo Jazz du "Meilleur Musicien international de l'Année» (Allemagne, 2010) pour son album «The astounding eyes of Rita». Il a par ailleurs été nommé au grade de Chevalier des Arts et des Lettres (France, 2009).

Aujourd'hui, Il se produit régulièrement sur les scènes les plus prestigieuses du monde.

Le oud d'Anouar Brahem fait rêver la Chapelle Corneille à Rouen

LE MONDE | 26.04.2016 à 14h48 | Par Francis Marmande (Rouen (Seine-Maritime))



Le compositeur, improvisateur et joueur de oud, Anouar Brahem. ARTHUR PERSET

Anouar Brahem, compositeur et improvisateur tunisien (<http://www.anouarbrahem.com/>), pratique « le oud » (que l'on préfère à « l'oud », pour mieux coller à son origine arabe de *al-oud*) – le luth oriental. Lequel se joue au Maghreb, en Arménie, Grèce, Turquie ... Cordes pincées, sonorité puissante, sombre et veloutée ; infiniment plus ductile, moins tempéré que la guitare, le oud se fond particulièrement bien avec les graves (Björn Meyer, Klaus Gesing, guitare et clarinette basses). Le très subtil François Couturier – malgré la rigidité harmonique du piano –, complète à la perfection un quartet (*Souvenance*) consacré par le label taillé sur mesure, à moins que ce ne soit l'inverse, ECM.

A Rouen (Seine-Maritime), vous aviez le Hangar 23. Docks, embruns, frégates, quatre-mâts et goélettes, filles et matelots olé-olé, reconverti dans le jazz sophistiqué et la musique des mondes aussi. Toute une histoire. Depuis février, la programmation du Hangar 23 (direction, Sébastien Lab) a rejoint celles dont le lieu d'accueil, désormais – sous la houlette de la ville et de la région – est la Chapelle Corneille. Ancienne chapelle du lycée Corneille qui, des Jésuites à la Wehrmacht, en passant par l'Ecole Centrale rompue à la pensée des Lumières et le modèle napoléonien toujours en vigueur, en aura connu des vertes et des pas mûres. Remarquablement rénovée, la « Chapelle Corneille » – le nom est marrant – est désormais l'auditorium à l'acoustique de Place royale, du port de Flaubert et Maupassant.



L'intérieur de la Chapelle Corneille-Auditorium de Normandie à Rouen. ARNAUD BERTEREAU/AGENCE MONA

Méditation et hypnose « light »

Au lycée Corneille, se seront succédé Hector Malot, Maurice Leblanc, Antoine Blondin, Georges Dubosc, Michel Guérard, Jean Prévost, Rivette et l'ineffable Jean Lecanuet. A défaut des pierres dont on sait qu'elles ne parlent pas pour de vrai, on aimerait bien [entendre](#) la voix des confessionnaires. Alain et Paul Guth y ont enseigné. Le Hangar 23 prenait, dans la nuit des docks, des airs de squat et de coursives parfumés de goudron. La Chapelle Corneille est ciselée gothique, classique, d'un baroque sobre et majestueux propre à la dignité.

En tenue noire, compositions aussi millimétrées que la sonorité, le quartet de *Souvenance* produit une musique de méditation et d'hypnose « light ». Parfaitement dans la note du programme concoté par Hangar 23 : entre Galliano & Fresu (31 mars), et la violoncelliste Sonia Wieder-Atherton employée à [célébrer](#) avec sa profondeur habituelle Nina Simone qu'elle rend d'un geste très émouvant à la musique classique (26 avril), on aura du mal à [glisser](#) ici du *drone métal* ou quelque amoureuse extragance (sous-titre de *La Place royale*, de Corneille).



L'extérieur de la Chapelle Corneille-Auditorium de Normandie à Rouen. ARNAUD BERTEREAU/AGENCE MONA
www.accesconcert.com

Une rêverie pleine de sagesse

Deux rappels, *standing ovation* (ce qui est devenu, un peu partout, le standard régulier), recueillement du public à la mesure du lieu, les quatre musiciens de *Souvenance*, s'octroyant une part très comptée d'improvisation, déclenchent une émotion aussi justifiée que bienséante. Ce qui permet de **penser** et **dépenser** les tours et détours d'une carrière de musicien : Couturier avec Celea, Thollot, François Jeanneau, Eddy Louiss, Wolfgang Reisinger ou McLaughlin, ça fait soudain drôle. Pas moins que Klaus Gesing (de l'écurie ECM) dans ses antécédents coltraniens, « fusion » et autres. Ou le Suédois Björn Meyer dans ses passés afro-cubains et flamencos... Anouar Brahem le sait et le sent bien, qui entraîne son **monde** dans une rêverie pleine de sagesse. Il y faut une grande science et beaucoup de liberté aussi.

Après tout, puisque l'heure est au « cross over » et à l'improvisation, on notera, non sans témérité ceci : Brahma est celui des Trimurti, la Triade Hindoue, qui fait **passer** l'inarticulé (*ânrita*) au stade articulé (*rita*). Tiens donc ! Mais l'anagramme d'Anouar Brahem n'est elle pas : *Brahma à Rouen* ?

ICE SOIR AU CHANNEL

Anouar, un maître de l'oud

Ce samedi soir, le Channel reçoit Anouar Brahem, maître tunisien de l'oud, un instrument qui vous emmène en voyage entre l'Orient et l'Occident

Depuis une vingtaine d'années, Anouar Brahem est l'un des musiciens les plus surprenants du fameux label ECM. Ses albums étonnent et détonnent dans un répertoire souvent qualifié de classique. Il aime amener ses sonorités au-delà des contrées de la musique arabe, flirtant avec le jazz et la musique classique contemporaine.

Ce joueur d'oud, luth traditionnel oriental, caresse du bout des doigts l'héritage musical d'Afrique du Nord. Ses musiques puisent dans la richesse de ses complexités, alliée à ses exigences esthétiques, son respect de la tradition et sa formation classique. Cet heureux mariage nous offre des compositions et des improvisations à la fois universelles et ancrées dans une

culture ancestrale.

Cette conscience des paradoxes qui le composent lui a permis très tôt de s'ouvrir au monde et d'affirmer la volonté de redonner à l'oud sa place d'instrument solo. « À 14 ans, j'étais un grand fan de Jacques Brel et Léo Ferré et je passais des heures à écouter à la radio de nombreuses musiques très différentes, des traditions balkaniques aux ragas indiens qui me fascinaient. Tout ça nourrissait mon imaginaire et a certainement contribué à ce que je devie insensiblement du chemin qui aurait dû faire de moi un interprète de musique traditionnelle. » explique Anouar Brahem.

Sa poésie tantôt berçante tantôt vigoureuse nous promène dans des univers multiples de l'Inde à l'Iran en passant par le jazz ou la



SON PARCOURS EN QUELQUES DATES

Né en 1957 à Halfaouine au cœur de la médina de Tunis, Anouar Brahem étudie l'oud dès 10 ans au conservatoire de Tunis.

En 1981, il s'installe pour quatre ans à Paris, il collabore avec Maurice Béjart et compose de nombreuses œuvres originales pour le cinéma et le théâtre. En 1985, de retour en Tunisie, il poursuit son travail de composition et acquiert dans son pays une notoriété publique.

En 1989, le producteur Manfred Eicher lui propose d'enregistrer son premier disque chez le label ECM.

Depuis, Anouar Brahem a signé 10 albums, tous consacrés par le public et la critique internationale et a reçu de nombreux prix et décorations comme le Prix National de la Musique (Tunisie 1985) ou l'Echo Jazz du Meilleur Musicien International de l'Année (Allemagne 2000).



Le talentueux musicien d'oud est accompagné de 3 compères pour son 10ème album

À PREVOIR AU CHANNEL

La Fabbrika vous propose:

-Le cri des carpes: un projet avec des enfants et la compagnie Tourneboulé - samedi 30 avril à 16h et 19h30

-Portraits Horizons: un projet avec des habitants et la compagnie du Théâtre de Chambre - vendredi 13 mai à 20h, samedi 14 mai à 19h30 et dimanche 15 mai à 17h.

-Ne nous murons pas maintenant: Un projet avec une trentaine de personnes et le comédien Maxence Vandeveldé - vendredi 27 mai à 20h, samedi 28 mai à 19h30 et dimanche 29 mai à 17h.

Spectacle - théâtre visuel

-«Prochainement» de ZUR (spectacle reporté suite accident): vendredi 10 juin à 20h, samedi 11 juin à 19h30 et dimanche 12 juin à 17h.

Ses albums étonnent et détonnent dans un répertoire souvent qualifié de classique

Méditerranée, nous voguons sur des notes souvent pudiques, parfois nostalgiques, sensuelles pour certaines mais toujours sagement posées.

Un mélange fécond qui envoûte tous ceux qui tendent l'oreille, les plongeant dans une transe partielle de recueillement intérieur, reposante et relaxante.

Souvenance ou l'écho du printemps arabe

En 2011, la Tunisie est ébranlée par de grands bouleversements politiques. Anouar Brahem est aux premières loges pour assister aux événements avec leurs lots de peur, de joie et d'espoir. Totalement absorbé, le musicien a l'esprit monopolisé par l'actualité, il faudra donc attendre 5 ans après la sortie de son dernier album pour que « Souvenance » voie le jour : « J'ai dû attendre que la pression retombe pour reprendre le travail. Ça m'a pris beaucoup de temps d'écrire le répertoire de cet album ».

L'attente et la patience ont été bonnes conseillères car ce dixième album est une petite merveille entre le poids dramatique d'une Tunisie qui s'insurge et la grâce des espoirs incommensurables qui prennent vie.

Pour la première fois, le maître tunisien a composé pour tout un orchestre: piano, contrebasse, clarinette et oud. Les instruments s'entremêlent dans un raffinement exquis, entre retenue et

liberté d'expression, chacun ayant trouvé sa place dans ce quartet sensuel quasi hypnotique.

A presque 60 ans, Anouar Brahem semble atteindre l'équilibre

parfait entre l'Orient et l'Occident et transmet sa sensibilité à travers une introspection à la fois grave et légère, contemplative et méditative.

EMILIE DEMEULEMEESTER

INFOS PRATIQUES

où : Le Channel 173 Bd Gambetta - Calais

quand : samedi 23 avril à 19h30

prix: 5 euros ou 10 euros

Billetterie: 03.21.46.77.00 (sur liste d'attente 30 min avant concert)

CULTURE

L'oud envoûtant d'Anouar Brahem

Le joueur de luth oriental présente « Souvenance », son nouvel album

MUSIQUE DU MONDE

Il a osé. Malgré les écueils et les doutes. Le joueur d'oud Anouar Brahem a enregistré avec un orchestre à cordes. L'Orchestra della Svizzera italiana, 18 musiciens dirigés par Pietro Mianiti. L'album *Souvenance*, présenté à Bordeaux par le Tunisien, vendredi 5 juin – première en France, en version orchestrale –, avec son parfait trio (François Couturier, piano ; Klaus Gesing, clarinette basse ; Björn Meyer, basse), mérite tous les superlatifs.

Irradiante de sensibilité et de poésie, onirique et sensuelle, la proposition de ce maestro du luth oriental épris de jazz rassure, quand on a vu tellement de solistes rêver de cordes pour finalement s'y empêtrer. Dans sa première expérience d'écriture pour cordes, il s'est fait assister par le compositeur autrichien Johannes Berauer, qui a cosigné les orchestrations. « *Le piège était de tomber dans le cliché orientaliste, d'alourdir la proposition musicale* », explique-t-il. On a si souvent vu l'oud étouffer sous les cordes d'orchestres pléthoriques. Les cordes l'ont fâché à un moment, ou du moins la manière dont on les utilisait dans la musique arabe. *Souvenance* le réconcilie avec elles.

Comme un écho de couleurs

Pour conjurer la crainte de voir la masse orchestrale écraser la fragilité des solistes, « *plutôt que de lui faire jouer la mélodie, l'orchestre apparaît finalement comme le cinquième instrument d'un quintet* ».

Utilisé d'une manière discrète, comme un écho de couleurs, il ne gomme rien de l'évanescence, de la transparence voulue par le compositeur. Autre écueil contre lequel Brahem aurait pu buter : la transposition à la scène. Tourner avec un orchestre à cordes de vingt musiciens n'est pas simple en ces temps d'austérité. « *Je ne voulais pas concevoir un projet mort-né. Les disques doivent vivre sur scène, évoluer avec les musiciens.* » D'où l'idée raisonnable de travailler avec des orchestres locaux « *de qualité* ». Après Bordeaux, Brahem présentera *Souvenance* à Paris (Festival d'Ile-de-France) le 12 septembre, au Trianon, avec l'Orchestre national d'Ile-de-France.

PATRICK LABESSE

Anouar Brahem, le 5 juin, à Bordeaux (Auditorium, 20 h), en quartet avec l'Orchestre national Bordeaux-Aquitaine ; le 10 juin à Guéret et le 21 juillet à Lyon, aux Nuits de Fourvière, en quartet.
Souvenance 2 CD ECM/Universal

passé à table

texte Stéphane Ollivier | photos Jean-Baptiste Millot

ANOUAR BRAHEM

“La musique ne fait plus débat dans la société”

À l’instar des créateurs de la musique afro-américaine, le virtuose tunisien de l’oud invente entre la tradition arabe la plus orthodoxe et l’éventail des sons les plus ouverts. À Stéphane Ollivier, il raconte, par le menu, l’itinéraire d’une aussi radicale évolution.



repères

1957

Naissance à Halfaouine, au cœur de la médina de Tunis.

1967

Commence l’étude de l’oud au conservatoire de Tunis puis se spécialise dans la musique arabe traditionnelle auprès du grand maître Ali Sriti.

1981

S’installe pour quatre ans à Paris où il travaille pour le théâtre, le cinéma et collabore avec de nombreux musiciens de jazz.

Élevé dans le cadre raffiné et rigoureux de la tradition arabe classique mais très tôt fasciné par la liberté expressive et l’adaptabilité formelle des musiciens de jazz, le compositeur et improvisateur tunisien Anouar Brahem fait partie de ces musiciens d’horizons divers qui, ces trente dernières années, ont intégré le jazz à leur langage comme une sorte d’esperanto permettant toutes les formes de dialogues interculturels. Alors qu’il publie chez ECM son nouvel album “Souvenance”, vaste et ambitieuse suite orchestrale en forme de “concerto grosso” méditatif, plongeant pour la première fois les sonorités ascétiques de son oud dans l’écrin d’arrangements pour cordes, Anouar Brahem a pris le temps d’une petite escale parisienne pour revenir en détail sur la genèse et les spécificités de son art singulier multipliant les passerelles entre Orient et Occident.

JAZZ **Qu’est-ce qui vous a poussé, il y a maintenant une trentaine d’années, alors que vous aviez été formé dans la tradition de la musique arabe la plus orthodoxe, à vous confronter à d’autres styles de musique et notamment au jazz ?**

A.B | Je me pose encore la question à vrai dire. J’étais effectivement alors un musicien résolument ancré dans la tradition. Non seulement j’écoutais principalement de la musique égyptienne classique de la fin du 19^e, début du 20^e siècle, mais la musique à laquelle j’avais été initié, et que je jouais de

manière exclusive, était encore plus ancienne. Je pense que je cherchais à m’inscrire dans l’orthodoxie la plus stricte, dans un mouvement de réaction épidermique envers la musique de variété qui envahissait tout l’espace sonore et cela faisait de moi un musicien apparemment très conservateur... Je dis « apparemment » parce que dans le même temps, j’avais beaucoup de curiosité... À 14 ans, j’étais un grand fan de Jacques Brel et Léo Ferré et je passais des heures à écouter à la radio de nombreuses musiques très différentes, des traditions balkaniques aux ragas indiens, dont je n’identifiais pas toujours l’origine d’ailleurs, mais qui me fascinaient. Tout ça nourrissait mon imaginaire et a certainement contribué à ce que je dévie insensiblement du chemin qui aurait dû faire de moi un interprète de musique traditionnelle. Avec le recul, je me dis que ce changement d’orientation était inévitable, en ce sens qu’il correspondait à ma véritable personnalité. De façon très paradoxale, en dehors de la musique, tous mes goûts artistiques – cinéma, art plastique, théâtre, danse – relevaient de la modernité, voire de l’avant-garde. Il ne pouvait finalement en être autrement pour la musique.

JAZZ **Qu’est-ce qui va déclencher concrètement cette révolution ?**

A.B | Je crois que c’est de me confronter à l’écriture. Quand on commence à composer, on cherche à faire entendre sa voix la plus intime, et on se révèle à soi-même : c’est un exercice de liberté totale qui vous ouvre des horizons sur vos propres désirs. J’avais déjà commencé à m’entraîner à jouer sur des disques de jazz que j’aimais et quand j’ai commencé à écrire, naturellement je me suis mis à imaginer des orchestrations iconoclastes par rapport à la tradition arabe classique. J’avais envie d’entendre des saxophones par exemple et ma musique a tout de suite pris forme en empruntant à ces musiques venues d’ailleurs...

JAZZ **Est-ce à dire que vous vous sentiez à l’étroit alors dans le cadre de la musique traditionnelle ?**

A.B | Je dirais qu’au contraire, c’est le fait d’avoir pris le temps d’aller très loin dans l’exploration de cette musique qui m’a permis de trouver ma liberté. L’improvisation est un élément primordial dans la musique arabe



classique, c'est même à sa capacité d'improviser qu'on juge de la valeur d'un instrumentiste dans cette tradition qui a ses cadres, ses codes très stricts, mais qui laisse aussi une marge d'invention et d'expression conséquente dans l'interprétation. J'ai compris à un moment que tous les grands maîtres classiques de l'oud avaient été très subversifs par rapport aux conventions de leurs temps et ce n'était que parce qu'ils s'étaient autorisés ces libertés qu'ils avaient su faire avancer le langage de l'instrument. J'ai pris modèle sur eux, sans "cérébralliser" outre mesure, en essayant juste d'obéir à mes impulsions afin de laisser s'exprimer le plus naturellement la musique que j'avais en moi. Aujourd'hui encore, ce que j'écris vient la plupart du temps d'improvisations, de premiers jets très spontanés, et c'est à partir de ces éléments que j'essaie de construire des choses. Tout ça reste très intuitif.

JAZZ | **Quelles différences fondamentales faites-vous entre l'improvisation telle qu'on vous l'a enseignée dans le cadre de la musique arabe, et les autres pratiques que vous avez pu rencontrer au cours de votre carrière ?**

A.B | Esthétiquement ça peut prendre des formes différentes, mais dans la démarche c'est quasiment toujours la même chose. C'est précisément du fait de son universalité que l'improvisation m'a permis de faire toutes ces rencontres, et notamment avec les

musiciens de jazz. Nous avons trouvé cette passerelle commune. Je me souviens que quand j'ai découvert le jazz à l'adolescence, des choses m'ont touché spontanément, mais d'autres me sont apparues très étrangères. Je ne comprenais pas ce langage. Mais ça me fascinait d'autant plus que ça me résistait. Quand j'ai débarqué à Paris au début des années 1980, sans projet précis, avec juste le désir de faire des rencontres, j'ai été surpris de trouver une scène musicale très compartimentée. Il y avait des barrières entre musique contemporaine, jazz, classique, et en ce qui me concerne, la seule chose qu'on me demandait c'était de jouer mon folklore. Il se trouve que je me suis mis alors à écrire des musiques pour le théâtre et le jeune cinéma tunisien de l'époque, et c'est par ce biais que j'ai commencé de prendre contact avec des musiciens de jazz. Le premier auquel j'ai fait appel, en 1982, c'était François Jeanneau, que j'ai invité à jouer avec moi pour une pièce avec Jean-Charles Capon et François Verly. C'est paradoxalement par la composition que j'ai ouvert mon univers, en intégrant progressivement des instruments relevant d'autres traditions. Mais je laissais toujours des espaces à l'improvisation dans mes partitions, et c'est là que j'ai concrètement pris conscience de la multiplicité et de la variété des vocabulaires dont ces musiciens étaient porteurs. La plasticité dont savaient faire preuve les musiciens de jazz, leur sens de l'adaptation et du répondant m'ont grandement facilité la tâche et encouragé à persister dans le sens d'un véritable dialogue inter-culturel. Des années plus tard, en 1993, la première fois que j'ai rencontré Jan Garbarek, on a choisi, avant toute chose, de prendre contact dans l'improvisation. On s'est mis à jouer, sans thématique prédéterminée ni ligne directrice, et malgré nos différences de cultures, l'alchimie a été immédiate. Je pense que ce type de rencontre un peu magique n'a été possible à cet instant que

“ **Ce que j'écris vient la plupart du temps d'improvisations, de premiers jets très spontanés.** ”

repères

1989

Rencontre Manfred Eicher et enregistre son premier disque pour ECM "Barzakh".

2002

Enregistre avec François Couturier au piano et Jean-Louis Matinier à l'accordéon "Le pas du chat noir" puis en 2005 "Le voyage de Sahar".



“ **Ma musique qui avait suscité des controverses très violentes est aujourd’hui acceptée.** ”

parce que je côtoyais des musiciens de jazz depuis près de dix ans déjà, et que probablement, sans véritablement m’en rendre compte, mon jeu avait été insensiblement imprégné à leur contact de moyens qui me permettaient de trouver spontanément des territoires communs avec l’autre, sans rien abandonner pour autant de mon vocabulaire, ni de mes références. Mais je n’ai jamais cherché à analyser précisément la nature de cette influence du jazz sur ma musique. J’aime bien ne pas trop savoir ce que je fais.

JAZZ | Dans le contexte du monde arabe contemporain, où se joue une authentique guerre de civilisation entre progressistes et conservateurs, comment est perçue votre musique qui n’a jamais cessé d’affirmer son indépendance et sa modernité ?

A.B | Durant la période très instable que nous venons de traverser en Tunisie, la vacance du pouvoir a libéré toutes sortes de paroles, progressistes comme réactionnaires, et certains radicaux islamistes ont cherché un temps à censurer des spectacles. À l’époque, déjà, ça ne m’avait pas beaucoup inquiété, j’avais mis ça sur le compte des débordements inhérents à ces moments de troubles, je n’y voyais pas un danger potentiel pour la société et la culture. Aujourd’hui, les choses sont à peu près rentrées dans l’ordre, et je ne me sens absolument pas comme faisant partie des cibles prioritaires de ces groupes extrémistes qui préfèrent se focaliser sur les jeunes

chanteuses de variété un peu trop légèrement vêtues à leur goût. Globalement, la musique ne fait plus débat dans la société. Je suis toujours considéré dans mon pays comme un musicien atypique, novateur mais, paradoxalement, ma musique qui avait suscité des controverses très violentes et polémiques dans les années 1980 de la part des conservateurs, qui lui reprochaient de sortir du cadre de la musique arabe, est aujourd’hui acceptée, comme faisant partie intégrante de la culture tunisienne.

JAZZ | Vous considérez donc que votre musique continue de s’inscrire et d’évoluer dans le cadre esthétique de la musique arabe ?

A.B | Absolument. Mais ça a toujours été mon ambition : participer à l’essor de la musique contemporaine arabe. Dès que j’ai commencé à composer, mon but a été à la fois de célébrer et d’enrichir le patrimoine. Je l’ai fait en l’abordant au prisme de la musique occidentale et du jazz, non pour m’extraire de la tradition ou la dénaturer, mais pour proposer une alternative à la modernité qui n’était alors représentée que par la variété. Aujourd’hui, à considérer que la notion de territorialité signifie encore quelque chose, je suis un musicien tunisien, arabe, africain. Au cœur de ma musique il y a l’oud et ses sonorités spécifiques... Il y a cette tradition modale dans laquelle je continue de m’exprimer et qui oriente ma musique du côté de la mélodie. Tout ça ancre définitivement mon expression dans un univers culturel très spécifique. Il m’est arrivé par le passé de considérer comme un handicap de ne pas maîtriser le savoir harmonique de la musique savante occidentale, de me retrouver parfois un peu limité dans mes outils de compositeur face à un problème d’écriture. Aujourd’hui je me dis que c’est sans doute là que réside l’essentiel de mon originalité.

**CD "Souvenance" (ECM / Universal).
Concerts Le 30 avril avec le Souvenance Quartet à Aix-En-Provence (Grand Théâtre de Provence), le 5 juin à Bordeaux (Opéra National de Bordeaux), le 10 à Le Guere.**

Anouar Brahem et Stéphane Ollivier ont déjeuné au restaurant Ciasa Mia, 19 rue Laplace dans le 5^e arrondissement de Paris. Après une soupe de lentilles aux écrevisses, Stéphane a choisi un colvert braisé au vin cuit tandis qu’Anouar dégustait une lotte pochée aux agrumes avec meringue moelleuse aux champignons et chapelure de pignons pin. Le tout arrosé d’un vin des Dolomites — et d’un café, "ristretto" comme il se doit.

Anouar Brahem

Le son du silence

Le maître de l'oud aime à dépasser les limites de l'instrument-roi de la musique arabe classique. La preuve avec son dernier album, *Souvenance*, composé à la suite de la révolution tunisienne.

par **Jean-Michel Denis**

Chez lui, pas de rythmes gorgés de bruit et d'électricité comme généralement dans les productions continentales.

Mais pas non plus de vastes mélodies acoustiques et de constructions codifiées comme chez Mohamed el-Qasabji. Et, pourtant, Anouar Brahem joue de l'oud, l'instrument-roi de la création musicale orientale classique. Il connaît, bien entendu, ses *maqamat* sur le bout de ses doigts d'oudiste. La musique savante arabe et ses modes, l'enfant de Halfaouine, quartier populaire de Tunis, né en 1957, a eu la patience de les apprendre, dès l'âge de 10 ans, au Conservatoire de Tunis, puis sous la férule du grand maître, Ali Sriti. « J'étais naturellement attiré par le son de cet instrument. Pourtant, dans ma famille, on n'entretenait guère de rapport à la musique, qu'il s'agisse de mon père artisan photographe, de ma mère ou de mes cinq frères et sœurs. »

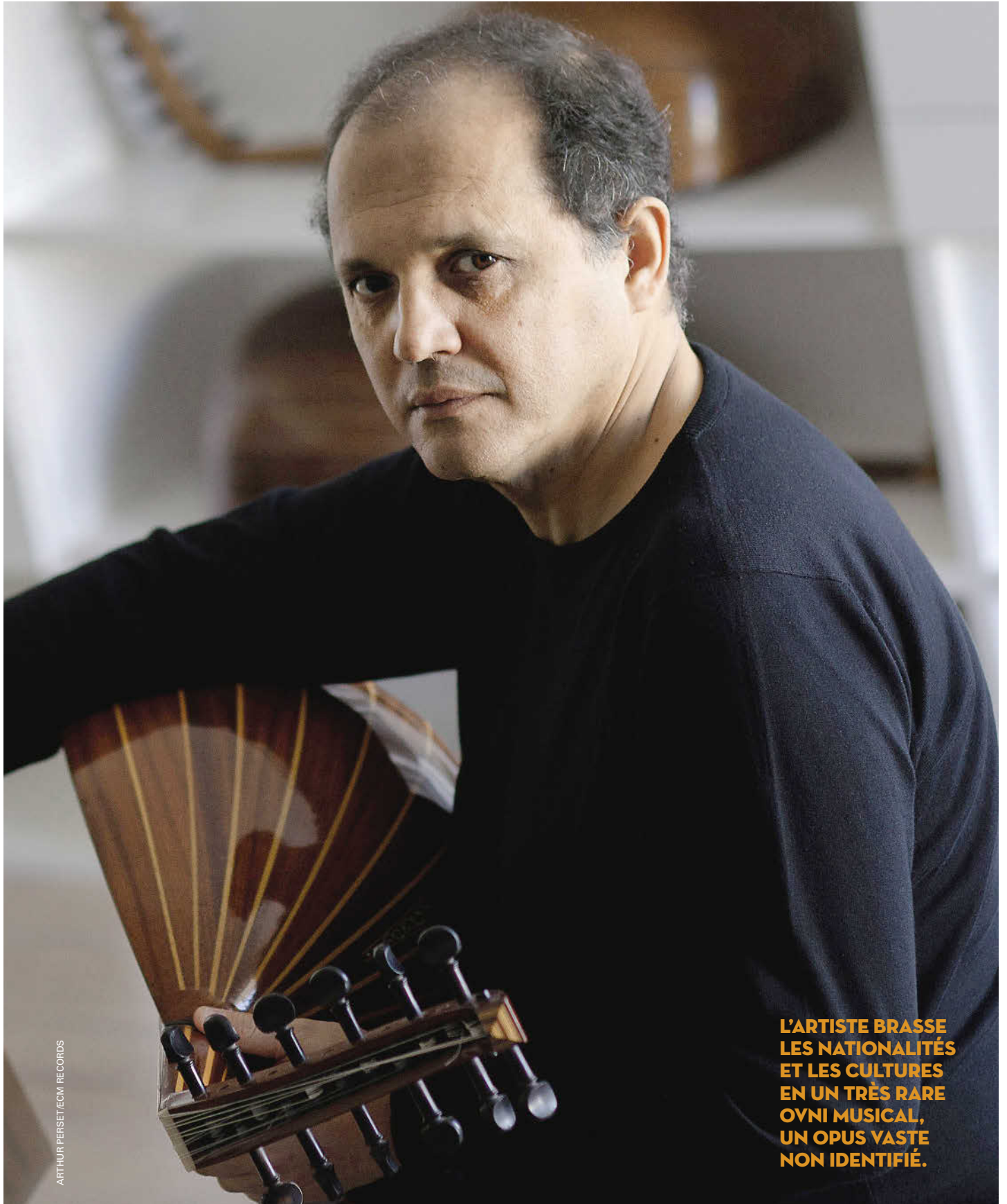
Anouar Brahem se situe plutôt ailleurs, dans un entre-deux, un entre-trois, voire un entre-quatre qui n'est pas non plus de la world music. Un terme qu'il déteste puisqu'à ses yeux, il ne recouvre rien. « On ne sait jamais d'où vient l'inspiration », se plaît-il à répéter. D'où sa sacro-sainte horreur des étiquettes. « J'adore garder cette liberté d'aller vers des choses

différentes, tout en restant soi-même. » Et il aura voyagé en notes près de cinquante ans ! Sans visa dogmatique, brassant les nationalités et les cultures en un ovni musical, un opus vaste non identifié.

Point de départ, le recours au « terreau » tunisien avec son premier album *Barzakh*, enregistré en 1991. Seconde étape, un périple dans la sensibilité ottomane à l'occasion de sa deuxième galette, *Conte de l'incroyable amour*, en 1992 (en compagnie notamment de Kudsi Erguner, incroyable joueur de nay), ou d'*Astrakan Café* (2000). Autre coloration, le jazz, quand il fait appel à une brochette de grosses pointures : le saxophoniste John Surman et le contrebassiste Dave Holland pour l'enregistrement de *Thimar* en 1998 ; un autre saxophoniste, Jan Garbarek dans *Madar* (1994) ; ou encore l'Orchestre national de jazz avec *Charmediterranéen* (2002). Il y a enfin son exceptionnelle complicité avec le pianiste François Couturier, jazzman profondément imprégné de musique classique occidentale, et qui sera responsable de l'album le plus abouti du maître tunisien, *Le Pas du chat noir*, sorti en 2002, mais aussi de *Khomsa* (1995) et du *Voyage de Sahar* (2006).

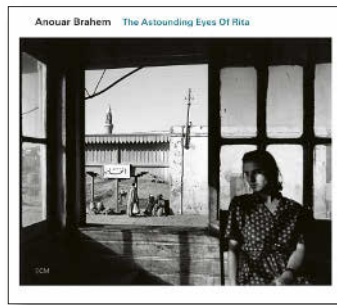
Nouvelle aventure avec un orchestre de chambre, l'Orchestra della Svizzera Italiana, assisté d'un quartet emmené ►►►





ARTHUR PERSET/ECM RECORDS

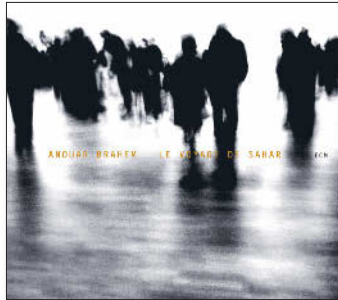
**L'ARTISTE BRASSE
LES NATIONALITÉS
ET LES CULTURES
EN UN TRÈS RARE
OVNI MUSICAL,
UN OPUS VASTE
NON IDENTIFIÉ.**



2015.
Souvenance.
ECM/Universal.

2009.
*The Astounding
Eyes of Rita.*
ECM/Universal.

2006.
Le Voyage de Sahar.
ECM/Universal.



1998.
Thimar.
ECM/Universal.



**UNE MUSIQUE
ORIGINALE,
MÉLANT
CLASSIQUE
ORIENTAL ET
OCCIDENTAL.**

Charge politique et émotionnelle, la transition démocratique a servi de trame au travail du musicien.



» par le fidèle François Couturier pour son onzième opus, un double CD baptisé *Souvenance* (« C'est ma femme qui m'a suggéré ce mot français, un peu châtié, qui donne une idée désuète de mémoire. ») et sorti en janvier. *Souvenance* ou le son du silence. Dans cet album, ce qui se passe entre les notes est en effet aussi important que les notes elles-mêmes. Musique elliptique, d'une sobriété exemplaire, à l'image du jeu d'Anouar. Musique où l'instrumentiste se met au service d'une création d'atmosphères. Probablement un legs de sa collaboration avec le chorégraphe français Maurice Béjart lorsqu'il s'était installé à Paris de 1981 à 1985. Ou de son travail pour le cinéma : il a composé les bandes originales de huit longs-métrages entre 1989 et 2010, dont *Halfaouine*, *l'enfant des terrasses* de Férid Boughedir ou *Les Silences du palais* de Moufida Tlatli.

Entre l'avant-dernier CD, *The Astounding Eyes of Rita*, et *Souvenance*, cinq ans se sont écoulés. La révolution tunisienne est passée par là... La fibre citoyenne a à nouveau vibré chez celui qui avait réalisé, en 2007, *Mots d'après la guerre*, son premier documentaire tourné au lendemain du cessez-le-feu de 2006 entre Israël et le Liban. « En décembre 2010, l'histoire est descendue dans la rue et j'ai été happé par cet élan, cette charge politique et émotionnelle exceptionnelle. Nous avons ensuite souvent côtoyé le précipice, mais après les législatives et la présidentielle de fin 2014, nous pouvons être fiers de nous. » La pochette de ce nouvel album a beau être une photo des manifestations de rue en 2010, le maître oudiste tient à préciser que cette œuvre est avant tout issue d'« un sentiment intérieur qui ne s'exprime pas forcément en termes politiques ». Le musicien aura toujours le dernier mot chez Anouar Brahem... ■

SOUVENANCE

MONDE

ANOUAR BRAHEM

fff

Si l'oud, un luth arabe d'accompagnement, est aujourd'hui vecteur de modernité, tant dans la musique orientale qu'occidentale, c'est grâce à des pionniers comme le Tunisien Anouar Brahem. Enfin de retour, toujours à la croisée du jazz, de la musique classique et de la tradition arabe, il s'essaie aujourd'hui à l'épure orchestrale : avec le piano de son complice François Couturier, la basse électrique du Suédois Björn Meyer, la clarinette basse brumeuse de l'Allemand Klaus Gesing et l'Orchestre de la Suisse italienne, utilisé ici comme un cinquième instrument.

Car Brahem, fidèle à sa ligne dépouillée, préfère aux effets d'emphase un travail d'enluminure minimaliste : les cordes se font ainsi l'écho de motifs à la fois austères et extraordinairement denses. Comme pour *Le Pas du chat noir* (2002), le piano donne le pouls de ces esquisses dramatiques et oniriques, où le *maqam* oriental n'est plus qu'une réminiscence, perceptible dans quelques envolées mélodiques. Économe en notes mais fort en thèmes, l'oudiste invite les solistes, pourtant férus d'improvisation, à orner cette fois une partition très écrite. Leur retenue envoûte et cultive le mystère. — **Anne Berthod**

| 2 CD ECM/Universal.

MUSIQUE

Anouar Brahem et l'espoir d'un peuple

« Souvenance » raconte avec un lyrisme élégant le Printemps arabe à travers les émotions du oudiste tunisien. Un disque plein d'espoir.

● Jean-Pierre GOFFIN

En décembre 2010, les manifestations répétées du peuple tunisien conduisent à la fuite du président Ben Ali dès janvier. Anouar Brahem vit à Carthage et est témoin des bouleversements dans son pays qui inspireront la musique de son nouvel album *Souvenance*, une œuvre qu'il a pris le temps à mettre en forme : « *Au lendemain de la révolution, il y a eu beaucoup d'hommages "précipités". J'ai beaucoup de réserves par rapport à cette manière qu'on a de transposer des événements, j'ai tendance à trouver ça un peu suspect, sans véritable sens artistique. J'ai arrêté de travailler à ce moment-là, j'avais bien de petites ébauches en route, mais quand je les reprenais, tout me semblait anachronique, trivial, ça n'avait plus vraiment de sens.* »

Alors qu'à l'époque Anouar Brahem est toujours immergé dans le projet *The Astounding Eyes of Rita* avec basse et clari-



Arthur Pernet - ECM Records



Mélangant cultures orientale et occidentale, Anouar Brahem offre sa vision des événements liés au Printemps arabe.

nette, l'écriture de cette nouvelle musique fait apparaître une évidence : « *Quand les premières esquisses du projet sont apparues, deux choses sont devenues claires : le piano et l'orchestre. En fait je n'entendais pas du tout la clarinette, ni la basse, et même pas le oud, d'ailleurs. Je compose les premières ébauches au piano, parfois au oud, sans savoir très bien au début quelle sera l'orchestration, mais petit à petit le piano est apparu clairement.* »

La présence d'un orchestre à cordes est une première dans le parcours d'Anouar Brahem : « *Je ne suis pas un musicien issu du monde classique et j'avais déjà été approché par certains festivals pour*

faire un projet avec cordes, mais je ne voulais pas créer quelque chose d'artificiel. Si je le faisais, il fallait que ça ait du sens, et ici cette présence des cordes s'est imposée progressivement. »

« Les événements du Printemps arabe, je les ai vécus intensément »

Des cordes qui semblent annoncer les bouleversements du printemps arabe dès le premier morceau : « *J'aime laisser libre cours à l'imaginaire de l'auditeur, mais c'est vrai que les événements à la base du projet ont été importants pour tous les Tunisiens, et moi-même je les ai vécus intensément.*

Par contre, c'est difficile pour moi d'analyser ma musique, de la juger, même si la première pièce du disque débute par un moment suspendu qui annonce quelque chose d'inquietant, puis vient cette deuxième partie qui m'a étonné moi-même par cette rupture qui part sur une envolée un peu chaotique, puis cette clarinette dans la deuxième partie qui ne fait que jouer deux notes. »

Lumineuse, sereine et élégante, la musique d'Anouar Brahem touche au plus profond de l'âme humaine ; le magicien du oud nous offre une nouvelle perle remplie d'espoir et de vie. Un album qui fera date dans la discographie d'Anouar Brahem. ■



LE JAZZ
DE JEAN-PIERRE JACKSON

LE JAZZ, MUSIQUE UNIVERSELLE

Le jazz prend sa source de Beethoven à Gainsbourg, des USA jusqu'en France.

Une merveille ouvre cette année : le disque du trio de **Dieter Ilg** consacré à Beethoven.

Avec intelligence et sensibilité, maîtrisant parfaitement les exigences des deux mondes musicaux qu'il mêle, celui du grand Viennois et celui du jazz, il donne à entendre une musique à la fois familière et neuve, inventive, d'une fraîcheur confondante. Composé de Dieter Ilg à la contrebasse, de Rainer Böhm au piano et de Patrice Héral à la batterie, le trio propose une voix royale : à partir d'éléments harmoniques puisés de la musique de Beethoven dont il tire une sorte de

« ground » servant de guide à ses improvisations, il bâtit un univers personnel, tendre et digne. Si cela existe, voilà de la grande et belle musique européenne, qui fait chanter nos racines aux couleurs de la modernité, qui captive, remémore et enchante immanquablement. Cet album absolument remarquable, à ne pas manquer, justifie l'enthousiasme de Thomas Quasthoff, qui déclare : « *Un régal pour les amateurs de jazz, mais pour tous ceux qui aiment la musique.* » (Dieter Ilg, *Mein Beethoven*, Act 95822, Harmonia Mundi. **CHOC**). Les échos de la musique classique européenne font également vibrer les mélodies et improvisa-

tions de la formation d'**Anouar Brahem**, que le oud, la clarinette basse et le piano parfument avec délicatesse de sonorités tunisiennes, de musique contemporaine et des effluves d'une indéfectible nostalgie, l'orchestre à cordes de la Svizzera Italiana enveloppant ces rêves éveillés d'un écrin gracieux et somptueux. Si les mélodies sont simples mais lyriques et enchanteresses, les arrangements comme les improvisations émeuvent profondément, l'entente esthétique entre les quatre musiciens étant fascinante de complicité. Ce voyage intérieur d'une constante noblesse d'inspiration relève de la plus pure poésie. (Anouar Brahem, *Souvenance*, 2 CD ECM 3797776,

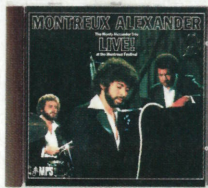
Universal. **CHOC**). Cinq saxophones et une rythmique... Les Américains avaient Super-sax, nous avons **Rudiosax**. Et nous ne perdons pas au change. À travers un répertoire basé sur des chansons françaises bien connues de Piaf, Gainsbourg, Trenet, Brassens, Nougaro, etc., cet ensemble est tout simplement parfait. Les arrangements sont remarquablement soignés, très efficaces et toujours swinguants, la mise en place impeccable, les interventions solistes de haute volée. Et tout cela en public, sans filet... Une belle réussite, un grand moment de délectation. (Rudiosax, *Chansons et sons d'anches*, Juste une Trace, MOC 406470284757 Socadisc. ★★★★★).

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE | 59

Montreux Alexander Live!

Un disque MPS publié en 1976.

Ce concert fait partie des grands moments de l'histoire du Festival de Jazz de Montreux, et sa captation au disque est un succès populaire (pour un disque de jazz).



Il est des formations dont on guette avec gourmandise les prestations et les albums. Le trio que Monty Alexander formait (et il se reconstitue de temps en temps) avec le contrebassiste John Clayton et le batteur Jeff Hamilton est de celles-là, générant un swing constant, expansif, d'une juvénilité contagieuse. De *Night Mist Blues* à *The Way It Is*, les neuf plages font sensation, galvanisées par un jeu pianistique robotatif où se combinent de façon originale, parfaitement maîtrisée, plusieurs influences : Oscar Peterson, Art Tatum, Erroll Garner,

Nat King Cole, Wynton Kelly, et le vif-argent d'une section rythmique parfaitement jouisse capable de propulser le plus dolent des musiciens, ce qui par ailleurs n'est pas vraiment dans la nature pétulante de Monty. Sans réserve, aussi bien en direct qu'au disque, le public fait imparablement fête à cette brillante réjouissance musicale. Comme lors des meilleurs concerts de Lionel Hampton ou de Benny Goodman, l'irrésistible joie de swinguer exacerbée par un public enthousiaste procure au néophyte comme à l'amateur chevronné une sensation vitale : le plaisir de provisoirement exister davantage, plus intensément, et, le temps d'un concert, d'accorder la pulsation de la vie ressentie en soi à celle de la musique. ♦

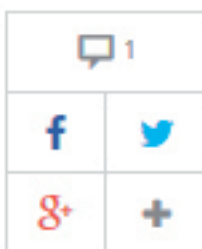
Playlist

La vie en musique d'Anouar Brahem, compositeur sans frontières

Anne Barthod Publié le 28/01/2015.



Pour écouter la playlist, cliquez sur Play all. Les titres défileront dans l'ordre. Certains morceaux sont très longs, vous pouvez passer au suivant en appuyant sur >>!



D'Oum Kalthoum à Jacques Brel en passant par Nino Rota, le joueur de oud tunisien se prête au jeu de la playlist. Le nouvel album d'Anouar Brahem, "Souvenance", est dans les bacs.



La critique

Anouar Brahem
Souvenance

Trop intenses émotionnellement, les événements en Tunisie l'ont tenu éloigné de sa musique. Enfin de retour après cinq ans de silence discographique, Anouar Brahem, artiste rare, signe un album qui vient couronner une carrière aussi foisonnante qu'exigeante. Celle d'un musicien né en 1957 dans la médina de Tunis, où il vit toujours, mais dont l'influence a largement dépassé les frontières du monde arabe.

Joueur de oud chevronné et novateur, il a ainsi remis le luth arabe au goût du jour et ouvert la voie à toute une génération de musiciens. Compositeur sans frontières, il a gagné la reconnaissance dans les milieux de la musique classique arabe, du jazz et de la musique classique occidentale.

Sorti de ses partitions, cet adepte de l'épure et des climats dépouillés se révèle un homme posé, pudique et réfléchi. Il a appelé son nouveau disque *Souvenance*, l'occasion parfaite de se prêter au jeu de la playlist rétrospective. Pour *Télérama*, il pioche avec gourmandise et nostalgie dans toutes les musiques qui ont jalonné sa vie.

La musique de mon enfance

Oum Kalthoum : *Lissabri Houdoud*

C'est l'un de mes premiers souvenirs : mon père, imprimeur, mais aussi grand amateur de musique, attendait avec impatience, comme des millions de personnes partout dans le monde arabe, la retransmission en direct à la radio de son concert mensuel au théâtre El-Azbakia, au Caire... Je n'ai pas non plus oublié les scènes de détresse collective lors de ses obsèques en 1975.

Mon joueur de oud préféré

Mohamed El Qasabji : *Rak el habib* (1941)

Ce virtuose égyptien (1892-1966) était le joueur de oud attiré de Oum Kalthoum. Quand il est mort, elle a laissé sa chaise vide sur scène.... A l'époque, tout se passait là-bas, au Caire, pas en Tunisie. J'ignore pourquoi le oud m'a attiré. J'avais 10 ans quand j'ai appris à en jouer au Conservatoire national de musique de Tunis. Ali Sriti faisait partie de mes professeurs. Quand il est parti, je l'ai convaincu de continuer à m'enseigner l'art du maqam. Chaque jour, j'allais chez lui plusieurs heures. On jouait, mais on écoutait aussi toutes sortes de musiques, arabes, turques, indiennes, jazz...



L'un de mes morceaux préférés de musique classique arabe

Sayed Darwish : *Ana Hawit*

Il existe de nombreuses versions de cette chanson de Sayed Darwish (1892-1923), ici interprétée par la belle voix de la Libanaise Ghada Chabir. Darwish lui-même l'a chantée : ce compositeur égyptien est décédé très jeune, mais il a laissé une œuvre prolifique parmi les plus importantes de la musique arabe, aussi bien populaire que classique. Je l'ai beaucoup étudié avec mon maître Ali Sriti : nous passions parfois plusieurs mois pour analyser et étudier une seule composition.

Mon compositeur fétiche

Mohamed Abdel Wahab : *Mahla el habib* (1935)

Abdel Wahab (1902-1991) était un autre monstre sacré de la musique arabe : ce compositeur moderniste, immense mélodiste, également chanteur et oudiste, est sans doute l'un de ceux qui m'ont le plus marqué. Ses nombreuses musiques de films l'ont d'ailleurs rendu très populaire. Encore aujourd'hui, j'écoute ses musiques en boucle.

Ma musique de grand écran

Nino Rotta : *La Strada* (1954)

J'ai toujours été très cinéophile. Dans les années 1970, je fréquentais assidûment les ciné-clubs de Tunis. C'est là que j'ai découvert Godard, Fellini, Visconti, Pasolini, Bergman et tant d'autres. Je crois que *La Strada* est le premier film de Fellini que j'ai eu l'occasion de voir. Depuis, les musiques de Nino Rota m'ont souvent accompagné...

Ma découverte de la musique classique occidentale

Bach (1685-1750) : *Suite No. 3 en ré majeur, BWV. 1068c*

La musique classique occidentale, quand j'étudiais la musique savante arabe au conservatoire, je l'écoutais à la radio nationale ou au cinéma. Mais aussi tous les jeudis soirs, lors du concert hebdomadaire que donnait l'orchestre symphonique de Tunis au Théâtre de la ville. Cet orchestre était beaucoup plus cosmopolite qu'aujourd'hui où il est constitué quasi exclusivement de musiciens tunisiens. Il n'était pas d'un très haut niveau, mais il m'a permis de découvrir de nombreuses œuvres du répertoire.

Mon chanteur français de prédilection

Jacques Brel : *Les Bonbons* (1966)

J'étais un adolescent réfractaire à la musique populaire : Aznavour, Bécand, c'était trop commercial pour moi, mais j'écoutais Brel et Ferré. Avec quelques copains, on s'échangeait leurs 33-tours que j'écoutais en boucle. C'était notre période anar : on découvrait le marxisme, on lisait Mao, comme une bonne partie de la jeunesse tunisienne sous l'ère Bourguiba. Nous avions des amis « perspectivistes » [Perspectives tunisiennes, un mouvement politique de gauche né en 1960 dans les milieux étudiants tunisiens installés à Paris], en prison pour avoir manifesté. En pleine rébellion, je trouvais chez Brel la rage, la passion, la gravité, l'outrance, la dérision... Ses chansons n'ont pas pris une ride et il reste inégalé. C'est étrange, d'ailleurs, comme Brel et Ferré deviennent presque mièvres quand ils sont chantés par d'autres.

Mon musicien « du monde » préféré

Paco Di Lucia : *Impetu* (1967)

Le flamenco, dont la proximité avec la musique arabe est évidente, fait partie des musiques qui m'ont le plus touché. Pendant plusieurs années, j'ai été un fan inconditionnel de Paco de Lucia (1947-2014). Sa disparition soudaine a laissé un grand vide...

Le disque qui m'a fait entrer dans le jazz par la grande porte

Keith Jarrett : *The Köln Concert* (1975)

A la fin des années 1970, j'avais environ 20 ans et ma boîte magique, c'était la radio, du Caire ou des Balkans. Un jour, ils ont diffusé le *Köln Concert* : j'ai entendu quelque chose de très oriental, un solo hypnotique, sorte de taksim [une improvisation, ndlr] interminable... Cela répondait tellement à mon besoin de dépaysement et d'ouverture ! C'est pour cela que je suis parti m'installer à Paris en 1981. Là encore, c'est à la radio, sur France Inter, que j'ai entendu le saxophoniste François Jeannot. Je l'ai appelé pour lui proposer une collaboration, il m'a répondu « *pourquoi pas ?* ». Ce furent mes débuts dans le jazz.

Le disque qui m'a ouvert à la musique contemporaine

Philip Glass : *Glassworks* (1981)

J'ai d'abord écouté ce disque en boucle : pour moi, cette musique répétitive, hypnotique et d'une grande puissance mélodique ne ressemblait à rien d'autre. J'ai découvert le reste du travail de Glass à un moment où j'étais curieux de choses inédites en expression contemporaine. Je fréquentais alors peu les musiciens, que je trouvais fermés, conformistes et conventionnels. Je préférais composer pour la danse (Maurice Béjart, plus tard Carolin Carlson...), le théâtre ou l'art plastique, où je trouvais cette ouverture. On peut ressentir une certaine influence de Glass dans *Vague* une œuvre pour piano que j'ai composée à la fin des années 1980 et que je viens de reprendre dans *Souvenance* avec un arrangement pour cordes.

Le disque... d'un futur collègue

Charlie Haden, Jan Garbarek, Egberto Gismonti : *Magico* (1979)

Cet album est tout simplement sublime. Je l'ai écouté à l'âge de 23 ans : j'étais loin, alors, de m'imaginer que j'aurais un jour la possibilité de rencontrer Garbarek et de jouer avec lui, encore moins que je signerais aussi chez ECM, « son » label !

En concert : 30 avril, 20h30, Grand Théâtre de Provence, 380, avenue Max Juvenal, Aix-en-Provence (13), 04-42-91-69-70 (8-34 €) ; 10 juin, 21h, Espace André Lejeune, avenue René-Cassin, Gueret (23), 05-55-52-96-35 (18,80 €).

Anouar Brahem

Ma vie en musique

musiques du monde

Tunisie - Musique - Anouar Brahem : "J'essaie simplement d'être libre"

VIDÉO. Sans doute l'un des musiciens tunisiens les plus encensés à l'étranger, Anouar Brahem, oudiste et compositeur, a accepté de se confier au Point Afrique.

Anouar Brahem avec son oud. Son dernier album "Souvenance" a fait l'ouverture du festival du film de Carthage.

© Arthur Perset / ECM Records

Propos recueillis par Hassina Mechaï (<http://afrique.lepoint.fr/journalistes/hassina-mechai>)

Il sort un double album au titre aussi rêveur que sa musique, *Souvenance*. C'est le dixième pour ce maître tunisien de l'oud. Et quel album... Pour la première fois, Anouar Brahem a composé pour tout un orchestre à cordes en apport à son quartet habituel, piano, oud, contrebasse et clarinette. Le résultat, *Souvenance*, offre de longues plages de musique comme suspendue, à l'épure subtile et au minimalisme volontaire. À 57 ans, le musicien multi-récompensé crée ainsi un album méditatif, léger et grave à la fois. Depuis Tunis, Anouar Brahem répond au Point Afrique.

Le Point Afrique : Cinq ans se sont écoulés entre cet album et le précédent *The Astounding Eyes Of Rita*...

Anouar Brahem : Oui et c'est plus de temps qu'habituellement. Après l'album *Rita*, je n'avais pas d'idée précise, j'étais seulement au stade de quelques esquisses. Puis en 2011, les événements survenus en Tunisie ont été tellement incroyables pour nous, Tunisiens, que pendant toute cette période, j'ai pratiquement arrêté de composer. Nous étions tellement pris par ce qui se passait que tout paraissait trivial par rapport à l'importance historique de cette révolution. Quand finalement j'ai repris mes ébauches, bizarrement je ne suis pas reparti dans la direction initiale.

Avec le recul, pouvez-vous dire que ce disque porte la trace de ces événements politiques ?

Je serais incapable de le dire. Mais si cela transparaît, cela a été involontaire, car il est vrai que ces événements m'ont marqué émotionnellement. Pour composer, il faut d'abord puiser en soi. Plus largement, je ne porte pas de regard sur ce que je fais ; je suis dans le brouillard quand je travaille. J'aime bien cette phrase de Modiano qui dit qu'il est "aveugle à son œuvre". Moi, je dirais que je suis sourd à ce que je compose (rires). C'est pour cela aussi que je ne veux pas enfermer *Souvenance* dans la seule révolution tunisienne, car il est important pour moi que la personne qui l'écoute le fasse avec sa sensibilité et son imagination. Je veille à ne pas enfermer l'imaginaire, mais à l'ouvrir.

Comment s'est passée la création de cet album ?

De façon intuitive, je ne pars pas avec des idées précises d'instrumentation. L'idée du piano et de l'orchestre à cordes s'est vite imposée. J'étais moi-même surpris. Mais il me fallait déterminer si ce n'était pas une idée fantaisiste. J'ai donc eu besoin de plus de temps pour m'assurer que cette idée d'orchestre à cordes était vraiment fondamentale, voire incontournable, pour arriver à ce que je voulais exprimer dans cet album. Ce disque s'est fait dans une urgence involontaire. C'est un peu un miracle qu'il existe. Mais cette urgence a pu être salutaire et jouer en faveur du projet.

En quoi cela a-t-il influé sur votre musique de composer pour un orchestre à cordes ?

Je me pose encore la question moi-même. Je ne voulais surtout pas tomber dans quelque chose de conventionnel, dans des clichés orientalistes. Il fallait que cela ait du sens. Je voulais aller vers toujours plus de transparence, dans l'épure subtile, mais je craignais que les cordes apportent un son chargé, trop ample. J'avais un vrai désir de dépouillement. Il fallait aussi que je trouve un équilibre entre les musiciens venus du jazz et ceux venus de la musique classique, entre le quartet et l'orchestre à cordes. On a beaucoup travaillé ensemble en amont ; ils étaient même surpris parfois par mes demandes. Moi-même, je tâtonnais aussi. Mais chacun a trouvé peu à peu sa vraie place complémentaire des autres.

Y a-t-il eu place à l'improvisation ?

Les plages d'improvisation ont été au final assez réduites, et ce, à mon grand étonnement. J'accorde habituellement assez de place à l'improvisation, et je travaille d'ailleurs avec des musiciens de jazz qui sont par tradition de grands improvisateurs. J'ai un peu improvisé à l'oud, mais vraiment très peu et pas vraiment sur des solos, juste un univers que j'esquissais au travers de quelques notes. Même si cet album est très écrit, cet esprit d'improvisation demeure déterminant pour moi, car il est important de jouer à chaque fois cette musique comme si c'était la première fois.

Vous revendiquez-vous d'influences particulières ? On pense parfois à Arvo Pärt à l'écoute de cet album...

J'écoute peu de musique quand je compose, justement pour ne pas être influencé. Je comprends cependant cette question, je me la suis aussi posé quelque part. Je voulais vraiment aller dans ce même genre d'univers très dépouillé, un peu comme celui de Pärt, plutôt que dans un univers romantique. Avant de composer, j'ai écouté des choses, moins pour savoir ce que je voulais faire que pour déterminer ce que je ne voulais pas faire. Cela m'a permis de trancher et de décider là où je voulais aller. Au-delà des influences, c'est la question éternelle de la création ; quand on crée, on a parfois l'impression d'être au service de l'œuvre, d'être dirigée par elle, c'est très étrange. Je travaille à l'opposé d'un peintre qui

accumule les couches pour recréer la transparence. Moi j'enlève au maximum, pour garder l'essentiel. Si j'étais écrivain, je raturerais beaucoup pour arriver à la phrase juste.

Ce qui revient assez souvent est que votre musique serait une fusion entre jazz, musique classique et musique arabe méditative. Mais vous, comment qualifieriez-vous votre musique ?

Ces qualificatifs m'étonnent toujours ; je n'essaye pas de qualifier ma musique, je me contente de la faire. Mais le travail artistique ne se définit pas, il est tout entier lié à l'auteur. Dire qu'une musique est un mélange, c'est un peu réducteur. Le monde de la musique est un milieu traditionnaliste, avec des cases, des chapelles; il n'y pas d'ethno-cases, de musique world, il y a une musique. J'ai, bien sûr, des influences. Pendant assez longtemps je n'ai écouté que de la musique traditionnelle ; mon ambition était d'ailleurs de devenir un bon interprète de cette tradition. Mais en composant, j'ai commencé à m'ouvrir à d'autres choses. Il faut dépasser ce qu'on a appris, les conventions. J'essaye simplement d'être libre, car la musique est un espace de liberté. J'ai besoin d'être libre et j'ai besoin aussi de me surprendre. Certains qualifient cet album d'ovni et cela me convient bien.

Avez-vous présenté cet album en Tunisie ?

Oui, c'était très important pour moi ; je suis plutôt rare en Tunisie et cela faisait 4 ans que je n'avais pas joué à Tunis. Après les événements politiques, cela faisait sens de donner à écouter en avant-première cet album. J'avais accepté de faire l'ouverture du 50e festival de Carthage en 2014 et le public a été formidable. Je sais que j'ai un public important en Tunisie, mais ce très bel accueil m'a touché.

Regardez Anouar Brahem interpréter "January", extrait de son album *Souvenance*, ECM (Sortie le 26 janvier) (<https://www.youtube.com/watch?v=YoUjtgXJBNI>)

Anouar Brahem : interview vidéo Qobuz

Sur fond de révolution de jasmin, Anouar Brahem signe un double-album de toute beauté. Rencontre avec le maître du oud contemporain.



Cinq années séparent l'enregistrement de *The Astounding Eyes Of Rita* de *Souvenance*, le nouvel album d'Anouar Brahem. Cinq années chamboulées par un événement majeur dans la vie de ce maître du oud et de sa Tunisie natale : la révolution de jasmin. S'il n'est pas directement la lecture par Brahem de ces faits historiques, cet opus qui paraît le 26 janvier en dégage les effluves, en hume l'essence... Un moyen sans doute pour lui de s'interroger sur le rôle du réel dans sa propre musique. De par sa longueur (un double album) et son instrumentarium atypique (un grand orchestre est de la partie et le oud est souvent en retrait comme rarement chez Brahem), *Souvenance* est un disque à part. Une ample et vaste tenture en apesanteur. Le musicien tunisien se fait ici metteur en son, compositeur d'une vraie-fausse musique de film dans laquelle on s'abandonne avec bonheur. Et comme à l'accoutumée avec Anouar Brahem, impossible d'étiqueter ce sublime ovni dont il raconte ici la genèse.



URL: <http://www.qobuz.com/FR-fr/info/Podcasts/Anouar-Brahem-interview-video176561>

Anour Brahem : « Notre seul diktat : l'inspiration »

Le Monde.fr | 19.01.2015 à 08h52 |

Par Patrick Labesse

Joint par Le Monde, le musicien tunisien réagit aux attentats.

« De prime abord, ma sensibilité de musicien me pousse à considérer des notions telles que "prudence" ou encore "appel à la responsabilité" comme des freins à la liberté de création, qui se veut absolue. Créer, c'est se laisser guider par une impulsion intérieure, un souffle obsessionnel qui doit s'exprimer dans sa forme brute, au risque de bousculer les codes, les conventions.

L'artiste donne corps à son idée, comme une pulsion qu'il ne peut réprimer, son instinct lui ordonne d'agir même si un danger existe. Le seul diktat auquel il accepte de se soumettre, c'est celui de son inspiration. Cette évidence, qu'il ne perçoit qu'au plus profond de son être, lui permet de trouver un apaisement, à la condition qu'il puisse la dévoiler au monde. C'est pour cela que l'idée de liberté est intimement liée à la création, elle en est même à la base.

Une fois ce lien vital dévoilé, se pose la question des limites que nos sociétés veulent y apposer. A-t-on le droit d'outrer ? De blesser ? De faire preuve de mauvaise foi ? De blasphémer ? Instinctivement, je répondrais oui à toutes ces questions. Des débats interminables sont inévitables, tant la notion d'intolérable varie selon les sensibilités, les contextes historiques, géographiques, idéologiques et, surtout, politiques.

Quoi qu'il en soit, rien au monde ne saurait excuser un acte de violence et un crime barbare tel que celui qui a tristement marqué l'Histoire en début de début d'année. Une violence telle ne peut se proclamer militante, tant elle est disproportionnée et incompréhensible pour des êtres dotés de raison. »

Patrick Labesse
Journaliste au Monde

Anouar Brahem s'entoure d'un orchestre à cordes pour son album "Souvenance"

Le 16 décembre 2014 par Cédric Lalanne



© Arthur Perset / ECM Records

A paraître le 26 janvier sur ECM, "Souvenance" de l'oudiste tunisien Anouar Brahem.

Depuis la parution il y a cinq ans sur le même label ECM de *The Astounding Eyes of Rita* (en [sélection Fip](#)), le grand maître tunisien de l'oud [Anouar Brahem](#) s'était fait discret. Avec son album *Souvenance*, il signe un retour plein de grâce et de mystère. Un double album de musique pour oud en quartet (avec François Couturier au piano, Klaus Gesing à la clarinette basse, Björn Meyer à la basse) accompagné par un orchestre à cordes, l'Orchestra della Svizzera Italiana sous la direction de Pietro Mianiti.

Fidèle à sa discographie, Anouar Brahem continue d'explorer une musique au carrefour des cultures, imprégnée de diverses influences : le jazz, le classique, la musique arabe contemporaine de traditions orientales et méditerranéennes. A la fois hypnotique et d'une grande force dramatique, *Souvenance* est le résultat d'un long travail de composition. Brahem a commencé à concevoir ce projet au moment des événements politiques en Tunisie et dans le reste du Maghreb. Même s'il avoue avoir été profondément marqué par tous les bouleversements survenus dans son pays, il affirme « qu'il n'existe aucun lien direct entre les compositions et les événements qui se sont déroulés en Tunisie ».

La nouvelle direction artistique prise par la musique d'Anouar Brahem engage son instrument ainsi que son groupe dans un subtil dialogue avec son fidèle collaborateur, le pianiste François Couturier, et l'orchestre à cordes. Cette touche de classique, d'une grâce extrême et tout en transparence, apportent à ce répertoire une nouvelle base d'où se détachent les solistes, comme en relief.

Le 10 juillet 2014, lors du concert d'ouverture du 50e Festival International de Carthage, Anouar Brahem, François Couturier, Björn Meyer et Klaus Gesing, accompagnés par le Tallinn Chamber Orchestra, ont créé *Souvenance* en public. A savourer en attendant un passage par la France.

Anouar Brahem présentera *Souvenance* en France :

Le 10 juin 2015 à La Fabrique de Gueret

Le 5 juin 2015 à l'Opéra National De Bordeaux avec l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine

Le 30 avril 2015 au Grand Théâtre De Provence d'Aix En Provence

Retrouvez Anouar Brahem sur [internet](#) et sur [Facebook](#).

Anouar Brahem

Souvenance

استنكا

ECM



© ECM

«Les événements tunisiens étaient si soudains, si énormes, je n'ai pas pu travailler»

Interview

L'oudiste tunisien Anouar Brahem sort du silence avec le double album «Souvenance». Rencontre avant sa venue à Cully en avril prochain

«J'ai pris du temps. Un peu plus que d'habitude.» Cinq ans après son magnifique *The Astounding Eyes of Rita*, l'oudiste Anouar Brahem, 57 ans, revient au disque avec le double album *Souvenance*, enregistrement d'une fascinante complexité, réalisé cette année à Lugano avec l'Orchestre de la Suisse italienne, qui lui a prêté ses cordes. Le contretemps, plutôt long, tient au processus de maturation artistique. «Le démarrage a été un peu lent, parce que je ne décide jamais de la formation des musiciens avant d'y voir clair et j'étais encore dans les esquisses, alors que le quartet de *Rita* avait trouvé une belle cohésion sur scène. Je pensais que cela valait le coup de continuer avec eux.»

Les doutes de la création ont aussi rencontré les incertitudes de la politique: le Printemps tunisien, l'agitation sociale de 2011 ont détourné le musicien de Carthage de son travail. «Les événements en Tunisie m'ont cueilli en début de processus. Ils étaient si soudains, si énormes, que je n'ai pas pu travailler pendant une assez longue période. La scène politique, la rue, tout devenait tellement intense que ce que j'essayais de faire me paraissait trivial, sans intérêt. J'ai dû attendre un peu.»

Nous aussi, qui lui avions rendu visite à Tunis en 2003 alors que Ben Ali était encore bien accroché au pouvoir et que le musicien nous faisait visiter les maigres restes de la casbah de la capitale, lieu de ses premiers concerts, nous emmenait goûter les poissons de La Goulette et nous accompagnait un soir, en faisant un détour pour montrer des murailles et des miradors, avant de baisser la vitre de sa voiture et de lâcher d'un ton rageur: «C'est ici qu'habite le connard!» A l'époque, de retour en Suisse, il avait fallu s'autocensurer, taire certaines de ses confidences pour ne pas le mettre en danger.

Il est désormais possible de le «faire» parler plus librement. «Ah, oui! C'est complètement différent aujourd'hui. C'est la chose que nous avons gagnée. Il est un peu tôt pour dire que l'on a réussi, mais je l'espère vivement.» Anouar Brahem confesse volontiers que, dans un premier mouvement, il s'est montré «un peu naïf». «J'ai vécu ce qui s'est passé comme une nouvelle indépendance du pays, dans l'euphorie, comme la quasi-totalité des Tunisiens.» N'aimant pas trop les médias, la TV, le musicien ne s'est pas beaucoup plus impliqué que le citoyen lambda, mais il sait désormais qu'il faut être prudent avec l'avenir du pays, même s'il figure en tête des aspirants à la liberté démocratique.

A la révolution politique correspond finalement une révolution artistique. «Alors que j'ai toujours travaillé sur de petits ensembles de solistes, l'idée d'un orchestre s'est imposée.» Une voix, une foule, mais qui, chez lui, murmure. C'est pourtant le piano, celui de son complice François Couturier, déjà essentiel sur *Le pas du chat noir*, qui a ouvert la voie à *Souvenance*. «Il me disait: «Pourquoi tu ne

«La musique a cette faculté extraordinaire de voyager»

Anouar Brahem Musicien tunisien

joues pas ça?» Mais c'est la nécessité de la musique qui importe. Je suis joueur d'oud et je suis compositeur. Si l'oud ne trouve pas sa place dans ma musique, *why not?*»

Pour Anouar Brahem, la Méditerranée n'est pas un obstacle qu'il s'agirait d'en-

jamber. «Je m'en fiche. On ne fait pas de la musique avec de bonnes intentions.» Avec *Souvenance*, il signe pourtant l'un de ses disques dialoguant le plus librement entre les traditions du jazz, de la musique classique et arabe. «Les liens entre les rives de la Méditerranée existent, c'est une évidence. La musique a cette faculté extraordinaire de voyager.»

Il se souvient du Tunis cosmopolite de sa jeunesse, des années 70, où les cinémas y projetaient autant Pasolini que Bergman. «J'étais aussi très fan de Jacques Brel, l'une de mes idoles avec Léo Ferré.» Le dialogue reprend. Cet été, l'oudiste a enfin accepté l'invitation du Festival de Carthage. Son nouveau projet a rempli les 8500 places du théâtre antique. «Une excellente écoute, avec beaucoup de jeunes, ce qui m'a fait plaisir.» Le Chapiteau de Cully l'attend déjà, sur l'autre rive.

Boris Senff

Cully Jazz Festival
Chapiteau, ma 14 avril
www.cullyjazz.ch



Avec son album «Souvenance», l'oudiste Anouar Brahem ouvre le champ de sa musique à un - discret - ensemble à cordes. ARTHUR PERSET/ECM/LDD

Modernes arabesques

● **Critique** «Cet enregistrement a des tendances répétitives, cycliques, peut-être même hypnotiques.» Anouar Brahem aime surprendre à chaque nouveau projet. Avec l'ambitieux double album *Souvenance*, il garde le bassiste Björn Meyer, le clarinettiste Klaus Gesing, et retrouve le pianiste François Couturier, l'un de ses éclaireurs en lieux classiques.

Mais il va plus loin en s'adjoignant un ensemble à cordes, celui de l'Orchestre de la Suisse italienne. Non pas pour faire vrombir un début de symphonique ou pour décoller à

l'égyptienne, mais pour trouver de nouveaux «timbres, couleurs, textures». «Au fond, l'orchestre est le cinquième instrument du quartet, je reste dans la musique de chambre.» L'esthétique intimiste d'Anouar Brahem ne s'en trouve donc pas fondamentalement changée, mais, depuis *Le pas du chat noir*, il n'avait jamais été aussi loin dans l'émancipation de ses références arabes. Une œuvre ample et tenue.

Souvenance
Anouar Brahem
2CD ECM (distr. Harmonia Mundi)

Presse plus ancienne

Cet album est à la fois un prolongement de la tradition de l'oud mais il s'en écarte aussi d'une manière audacieuse. Malgré sa connaissance impressionnante des maqamat, un système extrêmement riche de modes dans lequel la musique arabe s'enracine, Brahem base rarement ses improvisations directement sur le maqam. Son phrasé est pur et dépouillé, s'exprimant presque autant par le silence que par le son... Composée de lignes qui coulent avec élégance et de sombres silences de respiration, la musique virevolte avec les harmoniques du piano... plusieurs mélodies sont basées sur des accords arpégés, répétés à la manière enfantine de Satie. Quoique simples, elles contiennent cependant des arabesques envoûtantes. Les trois musiciens apparaissent rarement ensemble, et sur les 12 pages de l'album, seules sept sont jouées en trio. La plupart du temps ce sont des duos qu'on entend piano et oud, oud et accordéon, accordéon et oud. Souvent les musiciens reprennent les lignes les uns les autres, mais rarement à l'unisson, accentuant ainsi le caractère intimiste de la musique tout en produisant un effet flottant, d'écho. Si les ensembles projettent toujours « l'image d'une communauté » comme le critique Greil Marcus l'a suggéré, alors le trio de Mr Brahem -partie takht, partie trio de jazz, partie ensemble de chambre -évoque une sorte d'Andalousie du 21ème siècle, dans laquelle les sensibilités européennes et arabes se sont si profondément fondues que les frontières qui les séparaient se sont complètement dissoutes. L'image peut paraître utopique, mais sa beauté est indéniable.

Adam Shatz, The New York Times.

Dans le nomadisme ascétique du oudiste tunisien Anouar Brahem, on peut déceler un cousinage avec Ravel et Debussy, reconnaître des effluves de tango, entendre des échos de boîte à musique. Faut-il pour autant parler de musique du monde à son propos ? Lui préfère être associé aux musiques contemporaines mais on pourrait l'affilier au jazz. « Chant silencieux », est-il écrit dans le livret à propos de ses musiques instrumentales inclassables, ici judicieusement rehaussées par le piano de François Couturier et l'accordéon de Jean-Louis Matinier. La formule vise juste pour dire les ambiances méditatives, la dimension introspective, les élégances feutrées de cet album, le septième qu'il a enregistré sur l'exigeant label munichois ECM. Avec, comme dans la grande tradition arabo-persane, le silence qui vient entre les notes pour dire le désir d'une fuite, la quête d'un ailleurs.

Elianne Azoulay, Télérama

Une mélancolie méditative, des lignes ondoyantes, du silence bruisant de volupté, de poésie secrète. Telle vit est se vit la musique d'Anouar Brahem. Sa relation privilégiée avec le Jazz est évidente. Il se dit aussi interpellé par le flamenco, la musique classique indienne ou celle de la renaissance et n'oublie jamais bien sûr la musique orientale. C'est le coeur de ce nouvel enregistrement, effectué avec deux complices fidèles, son compatriote Lassaad Hosni aux percussions et le clarinettiste turc Barbaros Erkose. Tous trois forment un ensemble exemplaire de connivence, de délicatesse et inventent un délicieux voyage

Patrick Labesse, Le Monde

Il est difficile de cloisonner la création artistique de Anouar Brahem dans un seul style, à la fois Jazz, tradition orientale, ou new age, tant il est pris entre respect des traditions et désir d'innover. Il a su faire de cet instrument destiné initialement à accompagner les chants traditionnels un instrument solo. Ses disques, fruits de rencontres et de voyages, provoqués par une curiosité intarissable ont reçu un remarquable succès.

Cécile de Comarmond, Libération

L'avant dernier opus d'Anouar Brahem «Thimar» enregistré en compagnie du contrebassiste Dave Holland et du saxophoniste John Surman, était un pur chef d'oeuvre. Cette convergence de suspensions et de glissandos félins est devenu un disque culte en quelque trois ans. Pour son dernier disque, Astrakan café, il retrouve des couleurs plus classiques. Autant de vibrations tendues, charnues qui souvent ont tutoyé les anges.

Le monde de la musique

Après son splendide «Thimar» avec John Surman et Dave Holland, le magicien du Oud continue d'explorer la formule du trio. L'infinie musicalité qu'il met en oeuvre avec son compatriote Lassaad Hosni et le clarinettiste turc Barbaros Erkoşe rappelle combien dérisoires sont les étiquettes. Maîtrise instrumentale de chaque intervenant, intense écoute mutuelle, compositions superbes, richesse des atmosphères, parti pris de la sobriété et de l'intériorité, tout converge vers une magnificence dépourvue d'apparat, une poésie existentielle.

Fara C., Jazz Magazine

C'est un plaisir enivrant que d'écouter cette insolite progression... Un sens admirable de la mélodie respire à travers les pages du disque. L'inédit trio a découvert la pierre philosophique, l'élixir de vie de la musique éthérée et poétique, où l'on reconnaît encore les traditions d'origines mais où les frontières se sont ouvertes à une beauté désormais spatiale.

Giacomo Pellicciotti, La Repubblica

Le calife El-Ouathek avait dit avec sagesse d'Al Mawsili, le maître de l'art vocal arabe: «j'ai l'impression chaque fois qu'il chante que mon royaume s'agrandit». A entendre jouer Anouar Brahem, je peux dire que le royaume de la musique s'agrandit [...] Musique prophétique : quand le tunisien Anouar Brahem joue du oud, les cultures musicales de l'Orient et de l'Occident se réconcilient[...] Il est si calme et souverain qu'il semble que l'homme de Tunisie, resté allongé sur son divan est allé beaucoup plus loin que bien des musiciens de jazz, affairés dans la quête de musiques nouvelles.

Wolfgang Sandner, Frankfurter Allgemeine Zeitung

La musique d'Anouar Brahem a atteint aujourd'hui un degré de maturité stupéfiant ... D'un calme souverain, d'une puissance subtile, les mélodies d'Anouar Brahem ont déjà par six fois croisés le chemin d'ECM avec des musiciens aussi divers que Galliano ou Garbarek ... Avec Thimar le magicien du Oud nous propose une nouvelle rencontre stimulante avec John Surman et Dave Holland. Des climats magiques résultent de cet échange... Chacune des onze plages de ce disque s'écoulent comme on regarde une miniature : elles nous racontent autant d'histoires et de secrets, sans jamais lasser...

Une merveille. Tout simplement

Bertrand Dermoncourt, Classica

Un disque à la beauté aussi terrassante ne se rencontre pas tous les jours. Au delà de la superbe rencontre conjoncturelle de trois musiciens magnifiques, Thimar illustre, avec une maîtrise technique et un engagement émotionnel rares, le caractère le plus essentiel de la musique: l'universalité bouleversante qu'elle incarne parfois... Ce disque inattendu est un chef d'oeuvre.

Jean Pierre Jackson, Répertoire

Nous pouvons affirmer que «Khomsa» est l'un des meilleurs disques de l'année. Nous assistons à un déploiement unique d'influences et d'orchestrations pénétrantes et explosives. Anouar Brahem est à l'avant-garde du jazz car il est bien au delà.

G.B., The Guardian

Anouar Brahem, la révélation du catalogue ECM, a su s'imposer avec ses deux premiers albums «Barzakh» et «Conte de l'incroyable amour» auprès de Manfred Eicher qui le considère, non seulement comme un musicien de grand avenir, mais comme un improvisateur d'exception et Manfred Eicher qui a dans son catalogue des gens comme Keith Jarett ou Jan Garbarek, sait de quoi il parle [...] Avec «Madar», une autre splendeur, il nous donnait avec Jan Garbarek, une leçon de lyrisme universel [...]

Et alors que l'on croyait avoir découvert avec les albums précédents un improvisateur de génie, on découvre cette fois-ci avec «Khomsa», un délicieux compositeur. Anouar Brahem s'amuse à faire éclater son groupe en petites cellules, comme c'est le cas avec le morceau «Khomsa», suite de chatoyantes couleurs collectives. L'instrumentation insolite qu'il choisit, notamment pour les voix mélodiques, puisqu'il y a une association oud / accordéon / violon / saxophone, donne au disque un aspect de voyage immobile, tout en passages dérobés, en timbres inédits, en couleurs d'aquarelles et lorsqu'il ne joue pas lui-même, la musique reste rigoureusement identique. Son talent de mélodiste y étant pour beaucoup.

Alex Dutilh, France Musique

Ce quatrième album [ndlr: Khomsa] d'Anouar Brahem est une suite puissante et forte à «Madar», fruit de sa collaboration de l'an passé avec Garbarek et S.Hussain. Les compositions ouvrent continuellement un espace à l'improvisation avec des rythmes qui s'enrichissent de ce que le jazz peut offrir. Entre les mains de Brahem le oud est un instrument magique, joué avec délicatesse et une grande générosité. En faisant disparaître les frontières, qu'elles soient musicales ou géographiques, A.Brahem propose un ensemble des plus cosmopolites. D'un bout à l'autre, il utilise ses musiciens en différentes combinaisons, orchestrant, entraînant, brouillant les morceaux au point où l'auditeur en vient à se demander s'il ne s'agit pas d'une musique venue d'un autre monde, d'un autre temps.

John Ephland, Down Beat

Au cinéma ou au théâtre, la musique est le plus souvent un support à l'action dramatique qui se déroule sous nos yeux. En dehors de leurs contextes, plusieurs de ces musiques perdent de leur intérêt. Mais en se penchant sur le travail d'Anouar Brahem, on découvre qu'il est probablement une exception à cela en créant des musiques de films qui fonctionnent par elles-mêmes. Dans «Khomsa», il flotte entre traditions musicales européennes et arabes, avec des morceaux qui sont fondés sur l'histoire compliquée des deux continents. La tendre mélodie «E la nave va» rappelle le travail simple et doux du compositeur français Éric Satie. Les compositions évocatrices de Brahem en imposent plus que beaucoup de musiques de films occidentaux. Dans le monde imaginaire de Brahem plus besoin de projecteurs ou d'acteurs pour laisser s'échapper l'esprit.

«All things considered», USA - National Public Radio

Anouar Brahem est l'un des musiciens arabes les plus en vue et l'on peut même dire qu'il a dépassé la plupart d'entre eux dans sa maîtrise de son instrument et dans son sens de l'ouverture [...] Il a fait sortir la musique arabe de son carcan traditionaliste, pour la rapprocher avec à la fois, un esprit d'ouverture et de retour aux sources, des préoccupations de sa génération et les aspirations de son époque.

Inaya Jabeur, Essafir